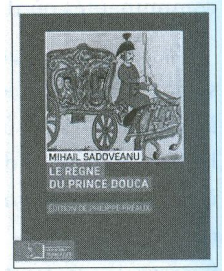




LE RÈGNE DU PRINCE DOUCA OU LE SIGNE DU CANCER

Recension de l'ouvrage de Mihail Sadoveanu, Paris, Rue d'Ulm, 2017, 492 pages.

Rares sont les écrivains célèbres qui ne subissent pas après leur mort une période de purgatoire, soit parce que les goûts ont changé, soit parce que leur personnalité sociale occulte leur puissance créatrice. Peu connu en France, Mihail Sadoveanu (1880-1961) est de ceux-là. Romancier aussi prolifique que Balzac, personnalité aussi représentative de la Moldavie que Victor Hugo l'a été de la France, il a été comme momifié par les hautes dignités auxquelles il est parvenu sous le régime communiste après 1947: franc-maçon de haut rang qui travailla à l'union de toutes les loges de son pays en 1929-1930, apparatchik qui présida la chambre des députés de 1946 à 1948, et l'Union des écrivains roumains à partir de 1956, Sadoveanu a pâti du rejet de la dictature de Ceausescu, bien que celui-ci n'ait pris le pouvoir qu'après sa mort.



Le soupçon est injuste, car le roman que traduit, présente et annote Philippe Préaux (1968), *Le Règne du Prince Douca*, dénonce ce potentat au service d'une domination étrangère, celle des Turcs Ottomans. Mais ce récit de quelque 400 pages n'a rien d'un pamphlet: il se présente comme la quête aventureuse d'un émissaire de Louis XIV, l'abbé Paul de Marenne (dont le nom rappelle celui du savant Père Mersenne) entre l'automne 1679 et le printemps 1680 dans une Roumanie en proie à tous les désordres. La période est bien choisie, «climatérique» comme on disait autrefois. Le sultan Mehmet IV a l'espoir de prendre Vienne, capitale de la monarchie des Habsbourg: en 1683, comme on sait, l'intervention décisive du roi de Pologne Jean III Sobieski obligera les Turcs à lever le siège de Vienne. Ce n'est qu'après cet épisode que le croissant, d'emblème redouté, deviendra le nom d'une viennoiserie.

Lorsque l'envoyé de Louis XIV, chargé d'une mission mystérieuse qu'il nie, mais porteur de lettres de créance pour le sultan, arrive en Moldavie, le pays est bien déchu de sa grandeur passée. Certes, une brève allusion rappelle la gloire des Daces, immortalisés par la colonne trajane. Mais les défis chevaleresques ont été remplacés par des combats de chopines à la frontière: le Moldave l'emporte sur son adversaire qui, moins résistant à l'alcool, tombe raide. Le héros du roman, Alécou (Alexandre) Rousséts, fils d'un voïvode vertueux, déchu et exilé à Constantinople, pourrait être le chevalier blanc qui sauve la Moldavie. Mais il apparaît d'abord comme un don Juan peu scrupuleux sur les moyens de se procurer des filles, puis comme un amoureux forcené qui s'éprend de la fille du nouveau voïvode avec des sentiments confus: attirance pour la princesse Catherine dont l'orgueil égale le sien; mais aussi obscur désir de prendre sa revanche sur le voïvode qui l'a dépossédé en détrônant son père.



Le roman historique s'inscrit donc tout à fait dans la théorie de l'épopée dégradée évoquée par György Lukacs il y cent ans. Ce n'est pas la gloire qui gouverne les hommes, mais la rumeur. Pour mettre en danger le prince Douca, son ennemi mais aussi le père de sa bien-aimée, Alécou exerce un chantage fondé sur de fausses lettres, sans que l'on sache bien si ce qui est contrefait est la signature du voïvode ou la lettre entière. Dans un moment de faiblesse des Turcs, Douca aurait cherché un appui du côté de leurs adversaires polonais. Mais l'accusation de haute trahison se retourne contre Alécou ... Une telle vision de l'Histoire, avec ses traîtrises, ses pillages liés aux guerres, ses exactions fiscales, serait désespérante si le récit n'y opposait pas une verve truculente, multipliant recettes, boissons et bombances: *sarmale* ou feuille de chou farcie, *potroc* ou rince-cochon, vins aigres ou puissants. Pleurer ou faire la fête: tel est le dilemme devant lequel se trouvent placés les Moldaves. Philippe Préaux le rappelle dans sa postface en forme d'étude littéraire développée.

Car cet ouvrage n'est pas seulement une traduction enrichie des notes érudites; c'est une véritable édition critique, même si nous ne disposons pas de variantes. L'auteur de l'édition y justifie ses choix de traducteur, défend Sadoveanu contre la qualification d'écrivain régionaliste, passe en revue les personnages, analyse la verve picaresque qui nous conduit d'auberge en auberge et de banquet en banquet, examine les rapports entre Sadoveanu et le communisme ou la franc-maçonnerie, marque les limites du trop célèbre fatalisme oriental. On ne saurait donc trop recommander la lecture de ce livre à la fois savant et pittoresque à ceux qui ne réduisent pas la Roumanie à la Transylvanie de *Dracula* et aux aventures de Tintin dans la perfide Syldavie.